

Le pur, l'impur¹ et le métissage, par Jacques Ardoino (mars 2001)..

Au Brésil, terre de métissage, qui a su si bien conjuguer les hétérogénéités respectives des Orishas et des Saints.

Une lecture même cavalière de l'actualité mondiale, régionale ou locale, peut nous suggérer, comme en filigrane, des indications de tendances lourdes, sans doute conjoncturelles mais auxquelles il convient de prêter d'ores et déjà attention. Ainsi, quantité de phénomènes, de processus, de manifestations, observables de façon séparée dans des domaines, des secteurs, des « champs », divers de l'activité humaine pourraient-ils se voir relier et retrouver un sens commun, plus profond et probablement plus riche : l'abattage du bétail et son incinération, au nom du « principe de précaution », jalonnant et désolant les campagnes européennes, à la suite de menaces d'épizooties de fièvre aphteuses ou d'encéphalites spongiformes (le paradoxe est, sans doute, à l'occasion de cette suspicion accrue portant sur les ovins et les bovins, que, sur le marché du bétail, le porc, l'un des animaux réputés les plus impurs, proscrit au regard de certaines religions, se trouve valorisé à la hausse). L'isolement, la « quarantaine », la mise à distance (outre ses implications morales d'exclusion) représentant les formes les plus archaïques d'une médecine primitive ; la rigidité marquant çà et là la mise en place de dispositifs, toujours souhaitables, de luttés contre la pédophilie, aboutissant à redonner aux enfants qu'il s'agit de protéger un « profil lisse », oubliant tout ce que Freud a pu vouloir en dire en voyant en eux des « pervers polymorphes », et en attestant l'existence propre d'une sexualité infantile, sans préjudice de l'affichage par la presse, divulguant au besoin les adresses des pédophiles notoires, le zèle encouragé des « signalements » retrouvant chez de modernes Torquemada de véritables relents d'inquisition ; les formes crispées dans la quotidienneté des campagnes anti-tabac ; la prolifération des opérations « mains propres », chez les juges, dénonçant les « mains sales » des politiques, tout en restant largement, et peut être commodément, paralysés par les « vices de forme » ; les dialogues de sourds entre les idéologies négationnistes et les vécus divers des tenants du « devoir de mémoire » ; l'imprescriptibilité acquise des « crimes contre l'humanité » et la quasi impuissance des tribunaux internationaux ; la reconstitution des fondamentalismes, des extrémismes, de toutes natures, religieux, philosophiques, scientifiques, aussi bien au niveau des sectes qu'à celui des nationalismes, par exemple l'intention affichée par les « talibans » afghans de détruire des statues bouddhistes faisant partie de leur patrimoine culturel et largement considérées comme « trésors de l'humanité », ou encore de certaines perversions du rationalisme...

Tout se passe comme si, regardés sous cet angle, de tels phénomènes pouvaient aussi apparaître en tant que variations sur le thème anthropologique majeur du **pur** et de l'**impur**. Parce que notion d'origine biologique, et non mécaniste, l'évolution, à la différence d'une « expansion » mythique, toujours plus ou moins quantitative, (économiste et mécanique) n'est jamais linéaire. Elle procède par sauts, bonds, seuils, paliers, niveaux, alternant des progressions et des régressions. En cela, elle s'affirme résolument qualitative. Nous pouvons, ainsi, être dûment avertis, convaincus, par les données de l'expérience comme par celles de la raison, par l'histoire et par nos savoirs scientifiques, que l'avenir de l'humanité se tisse aux fils des **métissages** inscrits dans une **temporalité**, tout en nous laissant périodiquement ressaisir, individuellement et (ou) collectivement, de façon beaucoup plus frileuse, par des angoisses archaïques, brutales et « entières ». Nos civilisations modernes ne traversent elles pas actuellement de telles régressions ? Bien loin des moments apocalyptiques succédant aux « trente glorieuses » (mai 1968), ne sommes nous pas en train de nous engoncer dans des sociétés sans humour parce que de plus en plus dépourvues de flexibilité (trop facilement confondue avec une « élasticité » plus mécanique). Si de telles intuitions s'avèrent fondées, nous n'aurons plus tellement à attendre le retour des « grandes peurs » telles que celles de l'époque médiévale, mais, cette fois, agrémentées des ressources propres de l'internet (web).

Etymologiquement, les adjectif « pur » et « impur » (XIII^{ème} siècle viennent du latin *pūrus, a, um (impūrus, impūritas*, d'où dériveront impurité, XV^{ème} siècle, impureté, XIV^{ème} siècle). Se formeront ensuite de la sorte, dans notre langue : purifier, puriste, purisme, puritain, apurer, apurement, épurer, épuration, épure. Le mot désigne : ce qui est propre, net, sans tâche, sans souillure, aux sens tout aussi moraux que physiques. Rien d'étranger à sa nature première ne vient l'affecter ni l'infecter. Cette « compréhension » s'adjoindra par la suite l'acception « sans mélange » établissant des parentés avec intègre, intransigeant, voire intact, et homogène. Les antonymes seront, en conséquence, souillé, corrompu, altéré, vicié, dénaturé, mêlé... On parlera aussi bien de la pureté de l'âme que de celle du ciel ou de celle d'une voix, d'une forme musicale, du miel, d'une pierre précieuse ou de l'eau. Dans le domaine scientifique, il y aura aussi des « corps purs », et des « sciences pures » par opposition à des sciences appliquées. Les sciences mathématiques ne deviendront-elles pas ainsi, tout naturellement, les plus pures des sciences intéressant le raisonnement, à la façon de la musique au sein des arts. « Parfait », « impeccable », « juste » (surtout dans la culture juive) et « sage » figureront aussi dans cette constellation, tantôt explicitement inspirée par le registre biologique, physiologique avec ses connotations sexuelles, ethniques (d'ou les nombreux « racismes »), sociologiques, psychologiques, impliquant des acceptions de candeur, de modestie, de virginité, d'abstinence, de chasteté (sans préjudice d'exagérations plus morbides

comme l'anorexie), tantôt plus attachée, avec l'idée déjà plus abstraite de nature, aux registres de la matière, de l'ontologie, débouchant sur la quête des essences.

L'« extension » du terme est ainsi pratiquement illimitée, mais quels que puissent être ses emplois, indépendamment de leurs contextes propres, la notion induit toujours, plus ou moins, en fonction de son caractère ontologique et axiologique l'idée d'une hiérarchie de valeurs : le pur est, parce que meilleur, préférable à l'impur. Des intrications sémantiques se laisseront ainsi aisément deviner entre pur/impur, propre/sale sain/malsain. L'esthétique aussi bien que la morale s'en réclameront (ce qui ne sera jamais le cas de l'éthique ou de la déontologie), tout de même que la logique formelle. Le clair et distinct, l'évidence, s'opposent de la sorte, au niveau de l'entendement, à la confusion, à l'ambiguïté, voire à une pluralité de significations contradictoires. La vérité est, le plus souvent, symbolisée par la lumière, d'où les attentes de révélation, de dévoilement, d'illumination, de découverte, d'éclairages disciplinaires. Pureté et vérité se rejoignent, si ce n'est coïncident, à la faveur d'une telle optique, où l'espace, réel ou virtuel, physique ou logique, abolit le temps-durée, la mémoire, symboles d'altérations et de dégradations. Pour ne pas risquer de déchoir, et de décevoir, les héros devront donc mourir jeunes.

La pureté est toujours plus commodément située aux origines (si l'on excepte les exemples industriels, en vertu desquels raffinage, *cracking*, permettent d'escompter obtenir des produits plus purs, à l'issue d'un traitement, que n'était la matière brute, encore non travaillée, à l'entrée), ou dans « l'autre vie ». C'est celle des « paradis perdus » ou celle des « lendemains qui chantent ». Elle entend ainsi échapper aux altérations temporelles. Les nostalgies, voire les réminiscences (qui ne sont pas pour autant des anamnèses), des « âges d'or » jalonnent ainsi nos mythologies. Comme dans les contes et les légendes : tout se passe « en ce temps là ». Rappelons, encore, dans la même perspective, cette belle définition de la réforme, tout à fait explicite, en l'occurrence : « rétablissement dans sa pureté primitive d'une règle corrompue par l'usage » ou l'idée tenace d'un « pèlerinage aux sources », selon Lanza Del Vasto. L'idéal de pureté est, de la sorte, d'emblée ancré dans le respect des normes. Il se donne un caractère d'absolu. C'est toujours l'« état » qu'il faut atteindre ou retrouver, même à travers un processus intermédiaire de purification. Tout au long d'une Histoire de l'humanité balisée de chefs d'œuvres, d'exploits, de prouesses, de records, la pureté est au fond la marque d'une **transcendance** à laquelle nous n'avons jamais cessé d'aspirer. C'est aussi la dichotomie du bien et du mal. Les divinités sont plutôt pures, les démons sont carrément impurs. C'est, sans doute, pourquoi les religions en feront fréquemment le fondement d'une ascèse du cheminement vers le sacré, dans les démarches spirituelles, tandis que les philosophies occidentales de la rationalité (« philosophes des lumières », notamment) l'associeront volontiers aux « essences » et aux « universaux ». Des quatre éléments, seuls deux ont des vertus purificatrices : l'eau et le feu.

On est donc frappé, de prime abord, par le caractère avant tout entier, disjonctif (bien représenté, au demeurant, autant par la logique canonique aristotélicienne que par les formes booléennes de l'informatique contemporaine), « tout ou rien », « total », de cette notion, et ce d'autant plus qu'elle retrouve ses formes archaïques premières ; on ne saurait transiger avec elle. Le moindre compromis s'y abîme aussitôt en compromission. Antigone meurt, en quelque sorte, de cette pureté « tétanisée ». Dans la philosophie occidentale, à la suite de Kant, est « pur » ce qui reste indépendant de l'expérience sensible et existentielle, de l'empirie. Des analogies pourront, en outre, se retrouver dans d'autres civilisations, orientales notamment. La distinction classique entre l'âme immatérielle et spirituelle et le corps, impliqué, incarné, prend, ici, tout son sens. Toutefois, au niveau du biologique, et par extension de la généalogie, des lois de l'hérédité, le mythe de sangs nobles et purs (le sang impur des ennemis - juste bon à abreuver les « sillons » - évoqué par la « Marseillaise ») va sévir longtemps, aussi bien pour fonder des ségrégations et des exclusions, que pour conforter les hypothèses constitutionnalistes de certaines psychologies des talents et des « dons » (hypothèses d'ailleurs remises en question par les développements récents des analyses du génome humain). Le métissage est, dès lors, tout naturellement pensé en forme de bâtardise, impliquant tout à la fois transgression, faute, désordre et pathologie. Il ne peut donc qu'être dévalorisé, sinon pénalisé. Mais ceci ne doit pas nous aveugler pour autant. L'intelligibilité des rapports complexes entre le pur et l'impur requiert une forme de compréhension plus explicitement dialectique, à tout le moins dialogique.

La reproduction des humains et les échanges matrimoniaux rencontrent rapidement les limites de l'endogamie, au risque de la dégénérescence. Si, de son côté, l'éducation pose toujours la question de l'identité quasi essentielle du sujet en formation, celui-ci, outre les transmissions plus universelles de savoir et de savoir faire dont il est bénéficiaire par le truchement de l'école, a aussi besoin, dans sa particularité-singularité, des **acquis** élaborés par l'expérience (familiale, sociale, professionnelle), d'un « savoir être » et devenir. Précisément, pour pouvoir évoluer, s'adapter, mûrir, en réponse aux sollicitations de son environnement, il va devoir se rendre capable de métissages successifs, hors desquels les idées de formation et d'éducation deviendraient parfaitement vaines. C'est à travers l'appréhension de l'**altérité**, voire dans l'acceptation de l'**altération**, que se forme réellement le sujet psychiquement et socialement civilisé, en devant, bon gré mal gré, reconnaître l'autre comme

sa propre **limite**³, acceptant ainsi le deuil du fantasme infantile de « toute puissance ». Bien plus encore, ce n'est pas seulement l'autre extérieur à ma propre subjectivité, l'autre objectif pour moi (bien qu'il soit lui-même sujet pour lui), qui doit ainsi être reconnu, en ce qu'il me résiste légitimement ; selon l'optique psychanalytique, c'est l'autre, l'**étranger** en moi, échappant de la sorte à mon attente de maîtrise, qu'il s'agit, aussi et surtout, de **reconnaître** et d'**accepter**. Tant qu'une telle mutation n'est pas effectivement accomplie, réalisée, nous resterons dupes des mécanismes cathartiques de projection qui nous feront attribuer à l'autre tout ce que nous ne pouvons, ni voulons, reconnaître comme nôtre, avec la rage pulsionnelle de le détruire beaucoup plus commodément en lui.

L'idée de pureté porte ainsi paradoxalement en elle des forces contradictoires de vie et de mort. On sait déjà que de l'air ou de l'eau chimiquement purs ne seraient guère adaptés aux besoins vitaux. Le corps, parce que promis à la mort et voué à la décomposition, à la putréfaction, parce qu'il ingère, digère, assimile, excrèment, parce qu'il secrète des « humeurs »² est impur par excellence (c'est « l'insoutenable légèreté de l'être » et la « merde » chères à Kundera) ; et, pourtant, divinisé par le sport, congédiant à l'évidence le temps pour se réfugier dans l'instant éphémère, il redevient symbole de pureté (en dépit de sa marchandisation, de sa subordination au spectacle, du « dopage » dont il s'assortit ordinairement...). Dans la plupart des cultures, la femme est réputée biologiquement plus impure que l'homme (en fonction notamment de ses menstrues), cette séparation de principe étant au demeurant dûment matérialisée ; mais, sanctifiée par la maternité, elle retrouve une pureté, confinant parfois au sacré. Comme la majorité des ethnologues a pu le constater, un lien étonnamment fort subsiste entre la souillure et le sacré. D'Herodiade à Pôl Pot, des nazis aux purifications ethniques serbes, sans omettre les mouvements d'éradication tutsis, hutus, angolais..., légions sont, au long de l'histoire humaine, les massacres, les génocides, les crimes contre l'humanité, les tentatives d'exterminations, invoquant la pureté comme fondement rationnel. Quand l'exagération des « répulsions » ne conduira pas à de telles extrémités, ces forces mieux contrôlées permettront d'instituer, de façon plus calculée et réfléchie, stratégique, la domination et l'exploitation, voire l'oppression, de certaines espèces, de certains groupes, de certaines cultures ou civilisations, par d'autres. La fonction « mondaine » de la pureté « dangereuse » apparaîtrait ainsi au fondement même de nos ségrégations.

Le fond imaginaire archaïque à partir duquel s'élaborent ces notions (pur/impur) reste préoccupant dans la mesure où syncrétique et magique il échappe aux tentatives de rationalisation qu'on voudrait ensuite y appliquer. Même quand on tentera de les opposer de façon plus catégorique, le pur et l'impur resteront indissociables (ce qui n'empêchera pas de les distinguer), ne vivant en quelque sorte que l'un par l'autre (tout comme Dieu et le Diable, figures emblématiques comparses représentant le bien et le mal). Justement, parce qu'authentiquement « baroque » le théâtre shakespearien ne peint et ne met en scène que des êtres contrastés, contradictoires en eux-mêmes comme de par les situations qui les font interagir, ambivalents, tout à la fois grandioses et mesquins, sublimes et ridicules, tandis que le théâtre classique français, cornélien ou racinien, campe des personnages plus tranchés (en « noir » ou « blanc »). Celui-là nous semble plus proche de la réalité que ceux-ci. Plus naturellement empirique, parce que concrètement repérable au niveau des ethnies, le métissage ne peut non plus être considéré comme un simple fait relevant d'un constat ordinaire. En tant que vécu, éprouvé, ressenti, représenté, il restera longtemps (dans la durée de chaque expérience singulière) inscrit dans cette axiologie primitive. C'est pourquoi il s'affirme, d'abord, comme déchirement entre deux groupes par lesquels il se sent également rejeté. L'attente faussement temporelle d'une « troisième génération », sorte de synthèse des stades antérieurs constituants, s'avérera toute aussi vaine. Il faudra, beaucoup plus tard, assumer, plus encore que dépasser, la souffrance de l'unité perdue et du **manque** pour découvrir la richesse d'un pluriel biologique et culturel. « C'est, en tout cas, à partir d'une acceptation de l'impureté que se découvrent les valeurs[propres] du métissage »⁴. Dans le langage dialectique de l'analyse institutionnelle, nous pourrions dire que le métissage est le troisième temps de la démarche : celui de l'institutionnalisation (singularité). Dans le même sens, mais à partir d'un autre contexte, l'idée plus moderne de **complexité** développée par Edgar Morin, elle-même comprise en termes de **multiréférentialité**⁵, ne devient-elle pas, alors, la contestation radicale du fantasme de pureté (*homo sapiens-demens*) ? L'approche multiréférentielle suppose explicitement qu'un objet de connaissance, de recherche, d'action, peut, et doit, pour devenir intelligible, ou mieux compris, relever de plusieurs lectures, optiques, différentes, au besoin contradictoires entre elles. Le qualificatif différent ne saurait, au demeurant, suffire. De telles lectures, disciplinaires, théoriques, sont, en fait, nécessairement hétérogènes entre elles, proprement **autres**. C'est toute la différence de nature qui oppose et sépare multidimensionnalité et multiréférentialité, celle-là réhomogénéisant toujours, plus ou moins ses « dimensions », en fonction de la « mesure » attendue, celle-ci respectant les hétérogénéités et les impossibilités d'unifier, et de réduire les unes aux autres. Ainsi le « complémentarisme » de Charles Devereux. Ces repérages aboutissent à l'intelligence de « visions du monde », de cosmogonies, différentes, autres, d'où procéderont justement, ensuite, des « paradigmes », des modalités de connaissance, tout à fait hétérogènes, dans l'ensemble diversifié et contrasté des sciences humaines et sociales, et, notamment, dans celui des sciences de l'éducation (celle-ci étant intentionnellement partagée et pratique commune de

métissage). La richesse d'une intelligibilité qualitative viendra justement des oppositions, du choc, entre des lectures inconciliables, irréductibles (Marx et Freud, par exemple), et pourtant articulables. Mais, bien entendu, au regard de la pensée héritée, ces démarches, ces « lectures plurielles », moins systématiques, moins aisément modélisables, risqueront, à leur tour, d'être considérées comme « impures », « bâtardes », « métisses », éclectiques...⁶. Et nous serons, alors, repartis pour un tour.

Notes

- (1) Wladimir Jankelevitch a donné pour titre à l'un de ses ouvrages : *Le pur et l'impur*, Flammarion, Champs, n° 37, 318 p., Paris, 1978. « La raçon du purisme, c'est la phobie de l'autre, et c'est la phobie de devenir – Croyant s'accrocher à un authentique passé originel, le puriste se cramponne en fait à un présent impur et frelaté – *Volens nolens* conduit par la main ou traîné par les cheveux, de gré ou de force, l'être deviendra un autre, puis un autre encore par altération continuée » et « Il y a dans ces croyances symétrie ou réversibilité entre la dégradation et la purification, celle-ci n'étant qu'une déchéance retournée et parcourant, en sens inverse, les mêmes étapes ». Cf. également Emmanuel Lévinas : *Le temps et l'autre*, Quadrige 43, P.U.F., Paris, 1979 et *La mort et le temps*, Le livre de poche Biblio Essais 4148, L'Herne, Paris, 1991. Cf., enfin, Bernard-Henri Lévy, *La pureté dangereuse*, Grasset, Paris, 1994.
- (2) Il est amusant de noter, bien que cela n'ait aucune signification particulière puisque fruit d'une combinatoire automatique au sein d'une classification alphabétique, que dans le dictionnaire latin « Gaffiot » *pūrus, a, um*, est immédiatement suivi par *pūs, puris* : humeur, pus.
- (3) Cf. Jacques Ardoino, « Dialogue à plusieurs voies à propos du sujet », éditorial, *Pratiques de formation-analyses*, n° 23, « Pédagogie et psychanalyse », formation permanente, Université Paris VIII, Paris, 1992 et « D'un sujet, l'autre », communication au colloque d'Angers, A.F.I.R.S.E., Paris 1995.
- (4) Cf. Jacques Ardoino et René Lourau, « Le pur et l'impur » in *Pratiques de formation-analyses*, Université Paris VIII, formation permanente, n° 33, Paris 1997.
- (5) Cf. Jacques Ardoino, « L'approche multiréférentielle des situations éducatives et formatives » in *Pratiques de formation-analyses*, n° 25-26, Université de Paris VIII, Formation continue, 1993. Cf., également « Le devenir de la multiréférentialité », *idem*, n° 36, 1999. Cf., enfin en langue portugaise : *Multireferencialidad nas ciencias e na educação*, Joaquim Gonçalves Barbosa ed., editora da UFSCar., Sao Carlos, 1998 et *Reflexoes em torno da abordagem, Multireferencial*, Joaquim Gonçalves Barbosa ed., editora da UFSCar., Sao Carlos, 1998.
- (6) Les destins scientifique respectifs de la psychologie sociale, de la psychosociologie, voire de l'interactionnisme symbolique, de l'analyse institutionnelle, de l'ethnométhodologie n'en constituent-ils pas autant d'illustrations.